

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Arthur Lochmann



© Astrid di Crollanza

Biographie

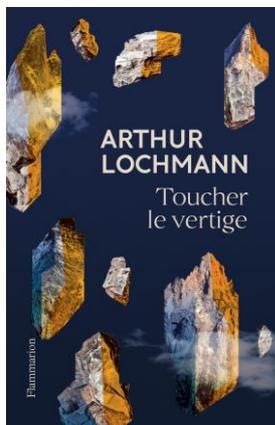
Arthur Lochmann est philosophe et charpentier. Il est l'auteur de *La Vie solide. La charpente comme éthique du faire* (Payot, 2019) qui a obtenu le Grand Prix de l'Académie française / Maurice Genevoix.

Bibliographie

- *Toucher le vertige*, Flammarion, 2021
- *La Vie solide*, Payot, 2019 (Payot poche, 2021)

Présentation des ouvrages

***Toucher le vertige*, Flammarion, 2021**



Quel est le point commun entre la peur du vide, les doutes existentiels, et le sublime des paysages de montagne ?

Une même fragilité de notre relation au monde : le vertige.

Ce récit d'une ascension dans le massif du Mont-Blanc, où se côtoient les plus diverses formes de la perception, propose une philosophie du vertige portée par une langue vive et lumineuse.

Après *La Vie solide*, Arthur Lochmann continue d'explorer notre rapport à la matière et au sensible pour éclairer les instabilités contemporaines. Et retrouver notre ancrage dans le monde.

Extraits de presse

Article publié dans *Psychologies Magazine*, par E.G

Sensation de chute, peur du vide... Le philosophe charpentier, auteur remarqué de *La Vie solide* (Payot), nous parle avec passion du vertige en faisant le récit d'une ascension dans les Alpes. Qu'est donc cet inévitable malaise au sommet d'une montagne ? Ce vertige éprouvé à la hauteur du ciel est aussi celui qui succède à l'annonce d'une grande nouvelle ou face à une rencontre importante. Avec brio, il tente de saisir l'imperceptible sentiment étrange qui nous saisit face à « ces pertes de l'assiette physique, morale ou émotionnelle » qui, « prospérant sur nos fragilités, dispersent les repères parmi lesquels nous vivons ». Un livre obligatoire pour tous les alpinistes et randonneurs. À glisser dans son sac à dos.

Article publié dans la revue *Études*, novembre 2021, par Brice de Villers

Habitué à la hauteur comme il l'a montré dans son précédent ouvrage où il évoquait son travail de charpentier (*La Vie solide*, Payot, 2019), Arthur Lochmann, par ailleurs philosophe de formation, interroge l'expérience et la notion de vertige à travers le récit d'une ascension en montagne puis de sa redescente dans la vallée, doublé d'une analyse de l'expérience du vertige.

La narration est scandée par les quatre étapes de l'expédition : la montée, le bivouac, le sommet et la descente. L'interrogation, menée conjointement, porte sur ce que le vertige dit de notre rapport à nous-mêmes (Que percevons-nous ? Quel sens prend la réalité dans cette étonnante attraction vers l'abîme ?), de notre rapport à nos facultés (Le vertige vient-il de l'incapacité de notre imagination à mesurer ce qui la dépasse ?) et au milieu environnant (Est-ce le vide ou l'immensité qui va au-delà de notre perception qui nous fait éprouver le vertige ?).

L'auteur entrelace son récit de références philosophiques à Descartes, Kant et Sartre, notamment pour évoquer les différentes modalités de cette étrange expérience. La radicalité du doute cartésien apparaît ainsi comme une expérience de pensée vertigineuse, puis elle prend une dimension morale dans une perspective kantienne, où le vertige s'associe à la notion de sublime qui révèle au sujet sa destination morale au-delà du sensible. Elle est, pour finir, reprise dans la lecture sartrienne du vertige associée à l'expérience nauséuse et angoissée du vide métaphysique qui fait redouter au sujet d'engager sa liberté dans un monde attirant par une vacuité absurde.

La démarche de l'auteur, originale, oscille entre narration, méditation et réflexion.

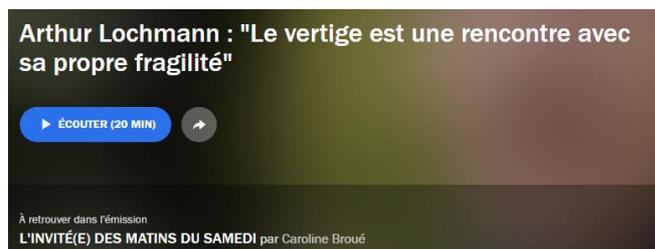
Extraits vidéo

Interview d'Arthur Lochmann sur la chaîne YouTube de la librairie Mollat, novembre 2021



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Interview d'Arthur Lochmann sur *France Culture* dans l'émission « L'invité(e) des Matins du samedi », septembre 2021, par Caroline Broué



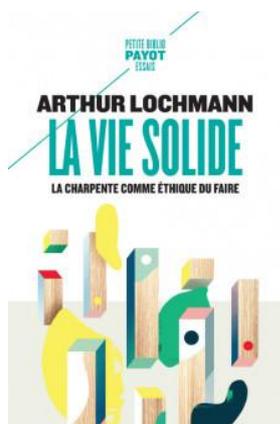
[Écouter le podcast](#) (durée : 20 min)

Interview d'Arthur Lochmann sur *France Inter* dans l'émission « L'Heure bleue », août 2021, par Laure Adler



[Écouter le podcast](#) (durée : 52 min)

La Vie solide, Payot, 2019 (Payot poche, 2021)



Arthur Lochmann a interrompu ses études de droit et de philosophie pour devenir charpentier. En apprenant le métier, il a découvert des gestes, des techniques et une pensée de la matière qui ont transformé son rapport au monde. Ce récit d'apprentissage plein d'humilité entremêle souvenirs de chantiers et réflexions sur le corps, le savoir et le travail aujourd'hui. Avec une langue limpide et élégante, l'auteur montre comment la pratique de cet artisanat lui a donné des clés précieuses pour s'orienter dans une époque frénétique. Parce qu'apporter du soin à son travail, c'est déjà donner du sens à son action ; qu'apprendre et transmettre des savoirs anciens, c'est préserver un bien commun ; et que bien bâtir, c'est s'inscrire dans le temps long : la charpente est une éthique pour notre modernité.

Extraits de presse

Article publié dans la revue *Esprit*, juin 2019, par Denis Thouard

Arthur Lochmann a écrit un livre simple et solide, roboratif, substantiel et non bavard. Sa lecture en est extrêmement réjouissante. Il nous explique l'apprentissage d'un charpentier et la vie

itinérante sur les chantiers. C'est bien le désir de tenir quelque chose dans ses mains et de travailler à ciel ouvert qui a poussé cet étudiant de droit, philosophie et allemand à s'inscrire en CAP. Une révolution culturelle personnelle, non contrainte. Une libération.

Rien de trop en ce livre, mais la description d'un apprentissage et des étonnements d'un débutant, puis l'acquisition du sens du savoir-faire qui vient dans la pratique et dans la durée, du rapport aux autres : un chantier est une collectivité suspendue entre terre et ciel. La rigueur du livre est tirée du travail du bois. Ce ne sont pas les impressions subjectives qui en font l'objet, mais les gestes, les progrès dans le maniement des outils et dans l'appréhension d'un espace nouveau qui importent. La beauté de l'ingénierie d'un métier qui a finalement très lentement évolué dans ses façons depuis le temps des cathédrales. La séduction de la connaissance des techniques et des matériaux, les échanges avec le bois, qui a sa résonance et sa résistance, et n'est pas simplement une matière première, et certainement plus qu'un matériau.

La rigueur tient à l'absence de romantisme. Une réflexion informée de références sobrement choisies à la sociologie ou à la critique sociale contemporaine permet à notre charpentier de garder les pieds sur terre, pour suspendu qu'il soit parfois à son échafaudage. La perspective est bien différente aussi de celle de Fernand Pouillon, dont les magnifiques *Pierres sauvages* (1964) disaient l'ascèse de l'architecte confronté au message lithique du Thoronet, intégrant inmanquablement une dimension spirituelle au métier de bâtir. L'apprenti a trouvé la juste distance, sans cesser d'être celui qui réfléchit, qui savoure la précision des termes du métier auxquels il nous initie, qui rebondit aussi sur les variations du vocabulaire quand il travaille à des chantiers dans le Brandebourg. Il glorifie les mots, parce que ces mots-là renvoient à des gestes précis, à des façons de faire qu'il faut avoir essayées soi-même maintes fois par l'imitation, d'abord maladroite et décalée, avant d'en saisir toute la portée intime, corporelle, habituelle. Le langage ressourcé dans le temps de l'effort et de l'échange avec les compagnons est ici restitué à son plus grand sérieux. La charpente ouvre-t-elle sur une « éthique du faire » ? Le mot est peut-être ici excessif. Mais elle conduit en tout cas à une poétique réjouissante.

Les intitulés des treize chapitres qui composent l'édifice forment en eux-mêmes un poème. Encore une fois, aucun romantisme, aucune idéalisation du métier de bâtisseur, mais une réflexion sur l'apprentissage et sur la beauté du contact avec les matériaux, notamment le bois et ses essences si variées. Le récit est construit, charpenté, ouvert sur les expériences auxquelles il nous confronte. Il parle d'un métier, mais propose en même temps une poétique, ajustée à celui-ci.

Article publié dans le quotidien *La Croix*, août 2019, par Jean-Pierre Rioux

Au milieu de ses études (le droit et la philosophie en amont, la traduction aujourd'hui), Arthur Lochmann a passé un CAP de charpentier puis couru les chantiers pour apprendre le métier. Et, nouveau Candide ou jeune Werther, il conte comment cette expérience a libéré sa vie. C'est du solide, du Péguy, du Delteil et du Bachelard en marche par matin clair, en deux cents petites pages qu'on n'oublie pas. « En développant un rapport productif à la matière, dit-il, en apprenant à inscrire mes actions dans la durée, en adoptant l'éthique artisanale du bien faire, j'ai trouvé des clés pour m'orienter dans notre époque frénétique ».

Car ce métier réglé au temps des cathédrales et qui n'oublie ni Noé assemblant son arche ni Joseph *tekon* dans Mathieu 13, a toujours mêlé savoir-faire et tradition, l'habileté et sa transmission, le compagnonnage de chantier et la main nue de l'*homo faber*, par une constante « hybridation des savoirs » mise au service du bien commun, pour « construire des

volumes en assemblant des morceaux de bois » qui, une fois bien couverts, mettront des générations à l'abri du soleil, de la pluie et du vent.

Le cœur de métier, le triangle d'or du travail de charpente bien appris et bien fait ? Ce sont le trait qui taille la pièce de bois au plus juste, la pige qui assemble les éléments épars et le levier qui les grimpe commodément et les dresse vers le ciel. À nous, en prime à la lecture, avec un Lochmann très à l'aise dans son largeot (le pantalon large serrée à la cheville), le cordial de quelques-uns des mots ésotériques et magnifiques du métier (le Robert en décompte plus de 120), la ferme et les blochets, la zag et le noulet, la tire et l'orient ! Sans oublier le cloutage de la volige avec le marteau emmanché à bonne longueur, la noblesse du chêne (oh ! charpente de Notre-Dame !) et ce surprenant bois de mélèze qui protège des ondes électromagnétiques dans le chalet de montagne.

De ces travaux pratiques Lochmann tire des leçons. Il a bien lu Leroi-Gourhan et Simone Weil, Richard Sennett dans *Ce que sait la main* ou Eric Hobsbawm dans *L'Invention de la tradition*. Il n'ignore ni l'accélération désordonnée de la temporalité vue par Hartmut Rosa ni *La société liquide* de Zygmunt Bauman. Il n'est ni nostalgique ni progressiste. Il plaide avec des arguments concrets et bien chevillés pour nous aider à charpenter une vie qui œuvre au bien commun, perchée tout en haut et bien serrée par tenons et mortaises. Sa prose de plein air et de bon sens fait le reste.

Interview d'Arthur Lochmann publiée dans le média *Welcome to the Jungle*, octobre 2019

Il y a 10 ans, vous avez interrompu vos études de philosophie et de droit pour passer un CAP charpentier à Biarritz. Pourquoi un tel changement ?

Je me suis retrouvé à la fac après deux ans de prépa littéraire. C'était une période troublante car j'avais un peu de mal à digérer l'échec des concours que j'avais passés. Je me demandais ce que je faisais à la fac, qui était finalement ma solution de repli. Je n'avais en fait plus vraiment l'envie de faire des études.

J'ai donc décidé de profiter de ce moment de désorientation pour voyager. En fait, apprendre un métier manuel me semblait une bonne manière de me doter d'un gagne-pain accessible dans le monde entier. Je me suis donc inscrit dans la première formation accélérée qui commençait, c'était un CAP charpentier !

Ce n'est donc pas un attrait pour le travail manuel qui vous a poussé à vous inscrire ?

Pas du tout. Ma logique de l'époque était vraiment de voyager, d'apprendre de nouvelles langues et de trouver un moyen de travailler en Allemagne, ma destination à l'époque. Je voulais à la fois quitter le système universitaire français et quitter la France.

Ce CAP d'un an était ce que j'avais trouvé de plus efficace pour entrer dans le monde du travail. Par la suite, cela s'est révélé être un bon calcul, puisqu'il y a de nombreux postes à pourvoir dans les métiers du bâtiment. Très vite, j'ai pu, comme prévu, voyager en travaillant. Pendant cette période, je me suis inspiré de la devise des compagnons allemands qui est « voyager en travaillant et travailler en voyageant ».

En quoi le métier de charpentier vous a apporté la solidité évoquée dans le titre de votre livre ?

C'est une fois sur les chantiers que j'ai compris qu'il y avait une dimension solide dans le métier, surtout dans le rapport à la matière et au corps. J'avais été un étudiant modèle, je ne savais rien

faire de mes mains, les seuls objets que je maniais étaient un stylo et une feuille de papier. Très vite, je me suis retrouvé sur des toits avec des objets très lourds.

C'est rare que l'on mette en œuvre son corps dans la vie professionnelle aujourd'hui, c'est rare de devoir être à la fois conscient de l'endroit où on pose ses pieds, ses mains, les outils dont on a besoin, et d'être attentif à ce que font les collègues en même temps. Rien que ça, c'est une forme de solidité gagnée sur les modes de vie contemporains où notre attention et notre univers d'expérience sont réduits aux écrans.

Les règles artisanales m'ont aussi apporté une certaine solidité, elles m'ont donné un cadre libérateur.

Pourquoi ?

Les règles artisanales ont été développées pendant des générations par l'ensemble des corps du métier, et quand les charpentiers et les ouvriers maîtrisent ces règles, ils ont le devoir de les transmettre à ceux qui viennent après eux. Pas seulement pour le bien de leur client, mais pour le bien de l'ensemble de la collectivité ! C'est cette conscience de s'inscrire dans l'histoire, de prendre part à un patrimoine, à sa préservation et à son maintien en vie, qui est très solidifiante.

Sur les chantiers, il y a toujours cette éthique de la transmission du patrimoine des savoir-faire qui m'importe beaucoup. Le trait, cette technique de dessin propre à la charpente, est d'ailleurs inscrite au patrimoine de l'Unesco, ce patrimoine est un bien commun !

Vos débuts en tant que charpentier ont été compliqués, vous n'aviez jamais manié ces outils avant. Qu'est-ce qui vous a fait tenir malgré la douleur et les saignements ?

Les premières semaines, je m'abîmais en effet beaucoup les mains, j'avais des pansements partout. À cela s'ajoutaient les moqueries car j'étais gaucher, au sens propre et figuré. Je suis en plus assez longiligne et j'ai des lunettes, donc les apparences ne jouent pas pour moi dans un atelier de charpente. Ce qui m'a fait tenir, c'est la découverte de la matière.

Je me souviens surtout d'un chantier, où la personne avec qui je travaillais était particulièrement désagréable, mais le bois utilisé, du *red ceddar*, répandait un parfum incroyable, très fort et poivré. La simple odeur qui se dégageait quand je sciais les lames était une motivation pour rester. C'est cette dimension sensorielle qui m'a donné de l'énergie. Je me souviens m'être dit que c'était pour cette raison précise que je m'étais inscrit en CAP : pour retrouver, au quotidien, des perceptions aussi puissantes et belles.

Travailler dehors, au soleil, à 9 heures du matin sur un toit, dans un nuage de parfum, c'est quelque chose d'assez fantastique et rare ! Ce sont des sensations que je n'avais jamais connues avant et qui enrichissent la vie.

Y'a-t-il d'autres sensations qui vous ont touchées ?

Oui, c'est la sensation de faire un corps à plusieurs, c'est quand chaque personne sur un toit connaît suffisamment bien son métier pour qu'il n'y ait pas besoin de parler. C'est comme dans un ballet, en danse, ou dans un groupe de musique. C'est le travail lui-même qui dirige l'action de tout le monde, tel un chef d'orchestre.

Cette harmonie entre les corps autour d'un travail offre une sensation de dépassement de soi. On est à la fois complètement soi-même car on doit être très attentif à tout ce qui se passe autour et à la fois entièrement dans une équipe. C'est cette expérience collective qui est très forte.

Comment ce métier a-t-il changé votre rapport au monde ?

J'ai acquis une véritable conscience de mon corps que je n'avais pas avant. Je me suis rendu compte à quel point je le négligeais pendant mes études. Imaginez-vous, à plusieurs mètres de haut, sur une poutre, à quel point il faut prendre conscience de son propre corps, du moindre geste, et des autres. En tant que charpentier, j'ai mobilisé davantage mon intuition.

Aussi, l'expérience charnelle de la transmission des savoir-faire m'a également beaucoup marqué. Dans ce métier, comme je l'évoquais, chacun sait que cela ne sert à rien de garder le savoir-faire pour soi et que c'est seulement parce que tous les charpentiers précédents ont transmis leur savoir-faire que nous sommes parvenus à ce niveau de perfection de l'art de la charpente.

Nous retrouvons d'ailleurs aujourd'hui cette même culture du partage chez les *makers* et les développeurs informatiques qui travaillent en *open source* : plus nous serons nombreux à contribuer à l'élaboration d'un produit ou logiciel, meilleurs seront les résultats. D'ailleurs, ces nouveaux métiers de l'informatique se revendiquent une forme d'artisanat.

Pourquoi avez-vous repris vos études si ces 10 années vous ont autant plu ?

C'était une période de 10 ans qui touchait à sa fin. J'avais interrompu brutalement mes études et il était temps de terminer ce que j'avais commencé. J'ai repris des études de droit public, qui est la branche du droit consacrée à l'intérêt général, avec cette conscience nouvelle, ancrée dans le corps, des savoir-faire comme bien commun. J'ai changé d'outils, mais il y a une continuité dans le thème. Ce genre de reconversion, c'est aussi ce que permet notre époque « liquide ».

Je continue de donner des coups de main à des anciens patrons mais j'ai arrêté de le faire à titre professionnel.

Dans votre livre, vous dites préférer l'expression « travail artisanal » à « travail manuel », pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

On parle de travail manuel comme s'il n'y avait pas d'intellect mobilisé dans ces métiers. Pourtant, sur un chantier, les artisans mobilisent l'ensemble du corps ainsi qu'une vision dans l'espace, une compréhension et intuition de la matière, une façon d'organiser et d'anticiper pour ne pas être pris au piège. Le travail artisanal est tout autant une maîtrise de ses mains que de son corps. Et tout cela implique une forme d'intelligence, mais qui n'est pas bien valorisée aujourd'hui. Le fait de parler de travail « manuel » semble contribuer à la dévalorisation de ces métiers qui mobilisent pourtant tout autant l'intelligence que les métiers de bureau.

Vous qui avez beaucoup voyagé en exerçant le métier de charpentier, la dévalorisation de ces métiers artisanaux est-elle propre à la France ?

Elle est très frappante en France, oui. Par exemple, en Allemagne, les compagnons et les ouvriers du bâtiment sont particulièrement bien vus. Cela se ressent aussi bien en termes de prestige social que de rémunération. Dans ce secteur, les salaires vont presque du simple au double entre la France et l'Allemagne. La technicité et la complexité du métier sont reconnues socialement.

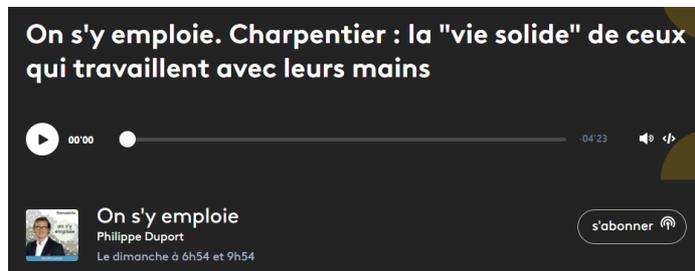
D'ailleurs, en Allemagne, dès l'école élémentaire, les élèves apprennent et développent des connaissances pratiques, concrètes, manuelles. Il y a en France une culture de l'abstraction assez forte.

Enfin, qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire ce livre ?

Il y a eu, je crois, trois raisons principales. Sur un plan personnel, ce livre a d'abord été une façon de faire un bilan de cette période de chantiers qui se terminait : j'avais déjà repris mes études et écrire ce texte était une manière de comprendre le sens de cette expérience. Mais par ce récit, je voulais aussi contribuer à la valorisation de l'artisanat, notamment en montrant la richesse de la pensée à l'œuvre dans ces métiers. C'est une richesse méconnue, voire méprisée, en France. Et puis je voulais montrer en quoi l'éthique artisanale peut être inspirante pour notre époque, bien au-delà de la seule communauté des artisans : au lieu de privatiser les savoirs et les savoir-faire, mettons-les en commun pour contribuer au bien commun.

Extraits vidéo

Interview d'Arthur Lochmann sur *Franceinfo* dans l'émission « On s'y emploie », février 2019, par Philippe Duport



[Écouter le podcast](#) (durée : 4 min)

Interview d'Arthur Lochmann sur *France Inter* dans l'émission « L'Heure bleue », février 2019, par Laure Adler



[Écouter le podcast](#) (durée : 54 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté